

Les jeunes femmes de moins en moins hétéronormées

Aujourd'hui, près d'une femme sur cinq âgée de 18 à 29 ans ne se définit pas comme hétérosexuelle

L'TÉMOIGNAGES
une se présente comme «bisexuelle mais homoromantique», l'autre ne se voit «ni hétérosexuelle ni lesbienne, mais [est] en couple avec une fille», une troisième s'est longtemps dite «gay», un terme «qu'on adore employer dans notre génération», précise la jeune femme de 24 ans au Monde. Foissonnante, l'identification des jeunes générations interrogées sur leur sexualité est moins marquée par l'hétérosexualité, en particulier chez les filles. C'est l'un des enseignements de l'ouvrage *La Sexualité qui vient* (La Découverte, 392 pages, 26,50 euros), une enquête inédite sur la jeunesse sous l'angle des relations intimes dirigée par Marie Bergström, sociolo-

gue à l'Institut national des études démographiques (INED). On y apprend que 19 % des femmes de 18 à 29 ans ne se définissent pas comme hétérosexuelles – et 8 % des hommes de la même tranche d'âge. Chez les jeunes femmes, «la proportion a été multipliée par cinq» entre 2015

« LA PROPORTION [DE JEUNES FEMMES NE SE DÉFINISSANT PAS COMME HÉTÉROSEXUELLES] A ÉTÉ MULTIPLIÉE PAR CINQ » ENTRE 2015 ET 2023

et 2023, précise le sociologue Wilfried Rault, coauteur, avec Tania Lejbowicz et Mathieu Trachman, d'un article de la revue *Population & sociétés* de l'INED, paru le 30 avril, approfondissant les résultats du livre. L'essor important du nombre de jeunes femmes se disant «bisexuelles» (attirées par les deux sexes) ou «pansexuelles» (attirées par des personnes indépendamment de leur sexe) fait partie des faits marquants.

Le chercheur évoque une «évolution profonde», symbolisant le recul de la norme selon laquelle le désir se porte exclusivement sur un sexe. Il y voit le signe d'un «élargissement de l'espace des possibles» au sein des jeunes générations. «On les a interrogées à la fois sur la manière dont elles se définissent, leurs attirances et leurs pratiques. Elles sont assez nombreuses à ne pas avoir

eu de partenaires de même sexe, mais pour autant de se définir en dehors de l'hétérosexualité. Cela peut renvoyer à des attirances, des envies encore pas très précises, mais avec cette idée de laisser le champ ouvert», précise M. Rault.

Manon (toutes les personnes citées ont souhaité apparaître avec leur prénom uniquement), 30 ans, s'agace d'emblée de cette «manie française de vouloir rentrer tout le monde dans des cases». «Même maintenant je n'arrive pas à savoir si je suis plus attirée par les filles ou les garçons», affirme la jeune femme, en couple depuis quatre ans avec Eva, après quelques histoires avec des garçons.

Elle met en avant, d'abord, ses sentiments. «Hétéro, homo, bi... je n'ai pas envie de me déterminer. Je sais juste que je suis amoureuse de quelqu'un, et il se trouve que ce quelqu'un est une fille», témoigne la jeune femme, qui travaille dans la restauration sur le littoral atlantique. Du refoulement à l'«acceptation» de cette réalité nouvelle, «ça m'a paru long, mais en réalité ça a pris deux mois», plaisante-t-elle. Cette nouvelle donne, cependant, «bouscule pas mal de choses», qui ont trait à ses projections sur sa future vie de famille, qu'elle imagine avec sa fiancée, Eva, ou son désir de maternité.

« Poids du patriarcat »

Iris, 27 ans, Francilienne chargée de mission dans une association de lutte contre les violences sexuelles, évoque, elle aussi, un cheminement dans l'affirmation de son identité. «Enfant, j'ai été amoureuse de garçons. Puis, à 16 ans, j'ai été attirée par une fille, et je me suis définie comme bisexuelle», explique celle qui n'a jamais entretenu de relations intimes avec un garçon, mais a vécu une histoire d'amour avec une femme de ses 18 à 23 ans. «Ce qui m'a frappée à cette époque, c'est que je n'avais pas l'impression d'être lesbienne, j'étais juste amoureuse. Mais quand on sortait dans la rue, on était vues comme un couple homo.»

Aujourd'hui, Iris se désigne comme «bisexuelle mais homoromantique». Comprendre : peu de chances qu'elle soit amoureuse de l'autre sexe. «Au-delà du simple désir, je ne sais pas si je pourrais un jour avoir des sentiments pour un garçon», réfléchit-elle. Issue d'un milieu intellectuel, très en lien avec les milieux féministes, elle témoigne d'une «immense colère» face aux situations de violence masculine qu'elle côtoie au quotidien dans sa vie professionnelle.

A travers ce recul important de l'identification hétérosexuelle des jeunes femmes se pose en

« JE SAIS JUSTE QUE JE SUIS AMOUREUSE DE QUELQU'UN, ET IL SE TROUVE QUE CE QUELQU'UN EST UNE FILLE »

MANON
30 ans

creux la question du rapport aux hommes. Faut-il y voir une conséquence du renouveau de la pensée féministe, et de la dénonciation massive des violences sexistes et sexuelles depuis #MeToo? Sans établir de causalité, Wilfried Rault relève que les femmes, en particulier bi et pansexuelles, se disent beaucoup plus souvent féministes que les autres catégories. «C'est une articulation qui va dans les deux sens : probablement le fait de se situer dans les minorités sexuelles les conduit à s'affirmer comme féministes, mais le fait d'adhérer au féminisme peut aussi les conduire à remettre en question leur appartenance à la catégorie hétérosexuelle.»

A ce propos, Emilie, 24 ans, attirée depuis toujours par les filles et en couple avec une femme depuis trois ans, évoque «cette conscience du poids du patriarcat» qui a «une vraie incidence sur [s]a construction en tant que femme». «J'ai vu toute ma vie ce schéma hétéronormé peser sur ma mère. Elle s'est occupée de nous à 100 %. A table par exemple, mon père ne se levait pas une fois pour servir ou débarrasser», raconte-t-elle, saluant cependant la liberté qu'elle a eue de contester ce modèle. «Mon père a des défauts, mais on peut lui faire des remarques», compare-t-elle en évoquant le comportement violent de son grand-père sur sa femme et ses enfants. Elle se dit «désattirée des hommes», avançant une longue liste de griefs : «Leurs comportements systémiques, leur indisponibilité émotionnelle, leurs attitudes problématiques avec les femmes...»

Eva, la compagne de Manon, a vécu avec «un homme violent» juste avant sa rencontre avec sa compagne, un épisode douloureux : «Mais quelque part, ça m'a libérée de cette croyance que parce que tu es avec un homme, tu es heureuse, protégée. J'ai vu que c'était faux. Et c'est aujourd'hui, avec une femme, que je le suis.»

En relisant leurs parcours, certaines de ces jeunes femmes évoquent leur gêne vis-à-vis d'une «injonction à l'hétérosexualité». «De mes 6 à mes 16 ans, j'étais amoureuse de

garçons. Mais j'ai un peu du mal à déterminer aujourd'hui si cela relevait d'une injonction à l'hétérosexualité ou d'amours sincères», s'interroge par exemple Iris.

Pour la politiste Flora Bolter, co-directrice de l'observatoire LGBTIQ+ de la Fondation Jean Jaurès, une des clés de compréhension dans l'affirmation de cette diversité relationnelle est à chercher dans l'acceptation et la visibilité plus grandes des personnes LGBT. «Longtemps les orientations non hétérosexuelles ont été réprimées, leur relative acceptation sociale est comparativement récente», remarque-t-elle, rappelant que les couples de même sexe ne sont pleinement reconnus que depuis 2013 et la loi sur le mariage pour tous. «Les jeunes gens se sentent plus libres d'avoir des expériences différentes et de mettre des mots plus précis dessus. Les identités pan, queer, asexuelles ou non binaires étaient hier invisibles, aujourd'hui beaucoup les revendiquent et elles sont à reconnaître, ce qui explique l'ajout de lettres à LGBT, aujourd'hui LGBTIQ+», avance-t-elle. En miroir de cette plus grande ouverture, elle souligne «un rejet assumé par une partie de la société» qui s'exprime de façon très violente.

« Banalisation relative »

Avec leurs proches, mais aussi dans la rue et dans leurs différents espaces de vie, les jeunes femmes LGBT témoignent des discriminations dont elles sont victimes. Emilie se souvient de la violence de la réaction de sa mère en apprenant que sa fille, à 15 ans, «sortait avec une fille». «Elle m'a dit que c'était pas normal, ça la dégoûtait», raconte-t-elle, se réjouissant qu'elle ait évolué depuis. Les questions intrusives sur leur sexualité, les commentaires tels que «T'es lesbienne? Ça me dérange pas, tu peux venir avec ta copine», mais aussi les insultes dans la rue... Autant de réactions qui font dire à Iris : «Etre lesbienne, c'est devoir faire attention.»

Wilfried Rault prend d'ailleurs soin de parler d'une «banalisation relative». «Certes les générations nées à la fin du XX^e siècle ou au début du XXI^e siècle ont eu connaissance toute leur vie de l'existence de minorités sexuelles, contrairement aux générations antérieures, mais cela ne signifie pas que leurs trajectoires soient banalisées en termes d'expériences», souligne la sociologue. A leurs cheminement parfois complexes s'ajoute cette obligation de «faire avec le regard des autres», comme dit Manon, qui s'interroge : «Si j'avais vécu ça il y a cinquante ans, je crois que je ne l'aurais pas assumé.»

SOLÈNE CORDIER

UN HORS-SÉRIE | Le Monde LA VIE

Le Monde LA VIE

LA FABRIQUE DE L'OPINION

Fake news, propagande, complotisme... d'hier à aujourd'hui



EN QUÊTE DE SENS

Nous sommes saturés de médias pourtant, il n'a jamais été aussi difficile de s'informer. Comment démêler le vrai du faux? Des réseaux sociaux manipulant nos opinions : toute image, tout texte peut être faussé... Comme ils l'ont toujours fait, les puissants aménagent la vérité et donnent à l'Histoire le sens qui les arrange. Faut-il ne plus croire en rien? En reparcourant l'histoire de la propagande, des fake news et du complotisme, ce numéro décrypte les mécanismes de la désinformation jusqu'à l'heure numérique. Et aiguise notre esprit critique.

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
ET SUR BOUTIQUE.LAVIE.FR - 132 PAGES - 12,90 €

SOS Homophobie s'alarme de la banalisation d'une parole haineuse « décomplexée »

UNE PAROLE HAINEUSE «absolument décomplexée et banalisée», qui tend à «légitimer les actes haineux». Dans son rapport annuel, publié jeudi 15 mai, SOS Homophobie s'alarme d'une dégradation du débat public et du climat politique, tout en mettant l'accent sur la forte anxiété qu'elle suscite chez les minorités sexuelles.

En 2024, l'association a recueilli 1571 témoignages (contre 2 085 témoignages en 2023), correspondant à 1624 cas, par le biais de sa ligne d'écoute téléphonique et de ses autres dispositifs.

D'emblée, l'association rappelle que son état des lieux, qu'elle dresse depuis vingt-huit ans, n'est que le reflet d'une partie des LGBTphobies, dans la mesure où «de nombreuses victimes ne témoignent pas et passent sous silence les discriminations et les violences dont elles font l'objet». Selon les chiffres officiels transmis le même jour par le service statis-

tique ministériel de la sécurité intérieure (SSMSI), les infractions anti-LGBT enregistrées en 2024 ont connu une progression de 5%. Sur 4800 infractions, près des deux tiers sont des crimes et délits, et seulement 4% des victimes déposent plainte selon l'enquête de victimation Vécu et ressenti en matière de sécurité du SSMSI.

A travers les témoignages recueillis, mais aussi en se fondant sur son action sur le terrain, SOS Homophobie s'alarme «non seulement que les LGBTIphobies existent bel et bien, mais aussi qu'elles sont de plus en plus assumées». Le rapport de 194 pages dessine le paysage des discriminations, de natures diverses, et qui, parfois, se cumulent. En 2025, les agressions physiques continuent de soulever une vive inquiétude, avec 186 cas recensés. Le «mal de vivre», qui apparaît dans 17% des cas, fait l'objet d'une catégorie à part, et d'une attention particu-

lière. «Les violences au travail, dans la famille ou ailleurs, ont souvent des conséquences sur la santé mentale», alerte l'association.

Elle dénonce aussi une détérioration du débat public qui, «sous couvert de lutte contre le wokisme», laisse proliférer les discours LGBTphobes. L'utilisation sans vergogne, sur les plateaux de télévision, d'expressions comme le «lobby LGBT», tout comme la nomination, au sein du gouvernement, de personnalités opposés aux droits LGBT, sont dénoncées.

La «politisation croissante des enjeux LGBTI», charriant des «discours ignorants et théories du complot», fragilise le tissu social, met en garde l'association, très inquiète de la montée de l'extrême droite. Le contexte international est propice à cette offensive conservatrice, observe-t-elle, en particulier depuis l'élection, en novembre 2024, de Donald Trump. ■

S. CR